

LE THEATRE

17 Juin 1922
AU VIEUX-COLOMBIER

Le SAUL, de M. André Gide, a des tribulations étranges

Le théâtre du Vieux-Colombier vient de représenter le *Saül*, drame biblique, que M. André Gide publia en 1903. Dans la préface, l'auteur, parlant de sa pièce, dit avec modestie : « Les quelques beautés qui peut-être s'y trouvent, c'est à la Bible que je les dois, et je n'ai presque fait ici que mettre en scène ce qui reste incomparablement raconté dans les deux livres de Samuel. »

C'est, en effet, un impeccable exercice littéraire. Mais il n'émeut point. Les qualités d'intelligence doivent en apparaître surtout à la lecture. La réalisation scénique, par contre, a le grave inconvénient de souligner — parfois jusqu'à un comique assez égrillard — le caractère équivoque du sujet.

Il faut bien en croire M. André Gide : tous les goûts sont dans la Bible, même l'amour monstrueux, qui naît au cœur du roi Saül pour le jeune et brave David. Quand il aperçoit pour la première fois la nudité du berger, il en est profondément troublé. Comme il surprend chez la reine un sentiment semblable, il la tue, par jalousie, et il ne s'empporte pas moins contre la tendre intimité qui s'est établie entre son fils Jonathan et le même David, qui est décidément la coqueluche du palais.

Par la consultation d'une sorcière, Saül sait que David lui enlèvera un jour sa couronne : mais il est trop possédé par sa passion — et aussi, confessons-le, par l'honneur qu'elle lui inspire — pour résister au destin qui s'appâte. Nous voyons donc David, qui veut échapper à Saül, s'engager dans l'armée des Philistins. Son intention est de détrôner le monarque et de mettre Jonathan à sa place. Mais le moyen qu'il emploie est bien dangereux, car Jonathan est tué dans la bataille, et un serviteur trop zélé assassine Saül. Voilà David roi malgré lui. Il peut répéter lui aussi devant les deux cadavres : « Je n'ai pas voulu cela ! »

Je m'excuse de dépouiller ainsi cette tragédie du manteau de pourpre dont l'éloquence de M. André Gide l'a pompeusement parée. Mais ne faut-il pas une grâce d'Etat quelque peu spéciale pour compatir aux angoisses du tyran monomane ? Même quand il fait couper sa longue barbe noire pour paraître plus séduisant, il ne me touche pas.

A Saül, d'ailleurs, M. Jacques Copeau a jugé opportun, de prêter, d'un bout à l'autre, une déclamation tendue, dolente et morocorde, d'un effet bien fatigant. M. Pierre Daltour avait assumé la périlleuse tâche de ceindre la courte peau de bête qui est le seul vêtement de l'éphèbe nu et prédestiné : il s'en est tiré sans ridicule. Mmes Carmen d'Assilva, Blanche Albane, Suzanne Bing, MM. Vibert, Jouvet, Bacqué, Oettley, Carotte, etc., complètent l'interprétation.

ROBERT DE BEAUPLAN.